

NOVART 2012 : DEUX DESTINEES DE FEMME AU TNBA DE BORDEAUX

De la dégringolade festive de Gervaise à l'avènement post-mortem de Jennie

« ... » Si la trajectoire suivie par le destin de Gervaise dans *L'Assommoir* pourrait être figurée par une courbe descendante, celle de Jennie dans *La Petite* donnerait alors lieu à un diagramme ascendant. Et pourtant, alors que la première pièce est marquée de bout en bout par une jubilation communicative, là nous sommes immergés d'emblée dans des eaux troubles qui créent un malaise palpable. Et même si *La Petite* adviendra à elle-même après un parcours qui la fait remonter le temps (et nous, spectateurs, avec...) pour en exorciser le trauma originel, il n'en reste pas moins qu'on ne sort pas intact de cette expérience fondatrice.

Après *Les Fidèles*, *Histoire d'Annie Rozier* («anna-gramme» d'Anna Nozière), créé en octobre 2010 au TNBA, celle qui est née avec le théâtre en elle, remet en scène les obsessions qui la traversent : «nos» morts qui, faute d'avoir été tués pour de bon, pourrissent nos existences diaphanes de vivants. Et ce tant que nous n'avons réussi à échapper à leur insatiable appétit de dévoration.

Sur le plateau d'un théâtre, lieu de toutes les représentations et de toutes les illusions (Cf. *L'illusion comique* de Corneille) la réalité se dispute au rêve souvent cauchemardesque. Les fantômes des morts viennent interférer avec la vie présente au point où, captifs du passé non élaboré, les vivants se démènent tels des pantins désarticulés (Cf. les poupées qui représentent tour à tour l'enfant mort ou la Petite, bébé), s'agitent en jouant leur rôle (non) écrit d'avance, tout en étant condamnés, en fin de «conte», à du surplace. Ainsi Jennie, dont la mère morte en la mettant au monde sur ce même plateau, porte en elle un fœtus de dix mois qui refuse de trouver l'issue, la voie de la sortie qui lui permettrait de déplier ses poumons et d'advenir à une existence aérienne. Avec elle nous voyageons dans le maelström qui l'englué, prise dans cet agglomérat compact des affects de culpabilité et d'angoisse sidérante (n'a-t-elle pas tué sa mère en venant au monde ?) dans lesquels elle s'enlise au point de ne pouvoir s'autoriser à donner vie à son tour.

Comme dans le théâtre baroque (Cf. *Circé et le Paon* de Jean Rousset), nous-mêmes sommes déstabilisés : Où est la réalité ? Où est la fiction ? Sont-ce des morts qui traversent l'espace scénique ou les acteurs d'une pièce qui se joue et dont nous sommes aussi conviés à partager le jeu lors d'un «bord de scène» improbable où le public, muet, est pourtant «entendu» par le metteur en scène-acteur qui répond d'un lieu où notre parole invisible prend corps ? Mais n'est-il pas illusoire de vouloir les défaire l'une de l'autre, cette fiction qui envahit et cette réalité qui résiste, ce sujet de la métamorphose fictionnelle et celui de l'ostentation du réel qui insiste, sachant, justement, qu'elles entretiennent entre elles des rapports si étroits que leurs liens sont à jamais inextricables ?

Il faudra que la mère morte se dépouille de son linceul, il faudra que débarrassée de ses oripeaux de défunte, complètement nue, elle s'avance vers sa fille, Jennie, pour que cette dernière puisse échapper aux rets de sa venue au monde marquée par le sceau inaugural de la mort. En se prenant dans les bras l'une de l'autre, elles embrassent chacune leur destin et se délient enfin. Libérée de sa mère morte qu'elle portait en elle comme l'interdit de donner elle-même la vie, libérée du fantôme de Hamlet, le fœtus qui se love inerte au creux de son ventre va pouvoir s'autoriser à bouger et la vie va, enfin, pouvoir advenir. Pour que vive un sujet, pour que l'espace de l'amour s'ouvre, faut-il encore que la «délivrance» puisse se produire : lorsqu'une mère en couches a délivré la vie en trouvant la mort, seul le détour de la fanstasmagorie du rêve, représentée ici sur l'autre scène d'un théâtre (enchâssé à l'intérieur du «vrai» théâtre où nous sommes assis) et la réification des figures refoulées du désir qui en résulte, permettent ce retournement.

Cette «création» résonne profondément à plusieurs niveaux : le théâtre a, sous nos yeux ce soir, et avec notre fictive participation, accouché de la vie.

Yves Kafka